

Entretien à propos du livre *Analyser un film.* *De l'émotion à l'interprétation*

Interview : Pascale Monnier pour *Ouest France* (1)

Le cinéma a-t-il la même puissance d'évocation qu'autrefois ? Reste-t-il le plus vaste des champs d'investigation ?

Les *récits audiovisuels* ont la même puissance qu'autrefois. Je suis obligé de le préciser pour deux raisons. La première c'est qu'on voit des films partout, et pas seulement en salle – sur sa télé, son ordinateur, son téléphone, etc. La deuxième, c'est qu'en matière de personnages et d'histoires palpitantes, les séries télé font jeu égal avec les films. Donc dire « le cinéma », c'est trop limitatif. Tout le monde, sur Terre, adore regarder des histoires mises en images et en sons, c'est le point important.

Certains films plaisent au public puis s'effacent dans l'oubli. Vous pouvez citer des exemples ?

Les films de Fernandel, qui cassaient la baraque au cours des années 50 ; *Les aventures de Rabbi Jacob*, un des trois plus gros succès de la période 1950-1975, derrière *Emmanuelle* et *Le dernier tango à Paris*. Il semblerait que tout ce qui concerne le sexe et le rire se démode à grande vitesse. Les mœurs et les tabous évoluent très vite.

La contradiction (apparente parfois) entre l'esthétique et le spectacle populaire subsiste-t-elle ?

Il n'y a pas de contradiction, il y a une différence (chez les spectateurs comme chez les réalisateurs) à propos de ce qu'on demande au cinéma. Ce que le « grand public » (et moi le premier) demande à un film, c'est de raconter une bonne histoire avec de bons acteurs. Les critiques d'une certaine presse, eux, aiment le cinéma différemment : ils vont plutôt lui demander de produire des figures originales, surprenantes, inscrites dans l'histoire de l'art, ou alors ils vont demander à l'artiste de s'exprimer, c'est-à-dire en général au réalisateur de mettre en scène sa propre sensibilité. Je dirais donc qu'il y a *des* esthétiques en concurrence - d'ailleurs le terme d'esthétique possède plusieurs définitions possibles, selon les philosophes auxquels on se réfère ! Mais il n'y a aucune raison de les hiérarchiser.

Pour vous, l'analyse de films privilégie le beau et le vrai au détriment du bon et de l'utile. Quelle en est la raison ?

Beaucoup de critiques et d'universitaires sont sensibles à l'argument, énoncé par les Romantiques au XIXe siècle, selon lequel le vrai art est parfaitement inutile (au motif que « l'endroit le plus utile d'une maison, ce sont ses latrines », pour citer Théophile Gautier). Mais beaucoup de gens continuent à penser que deux heures passées devant un film doivent apporter quelque chose de concret, ne serait-ce que d'agréables sensations.

Aller au cinéma était, à une époque, une « chose sérieuse », l'occasion de débattre de tout et de rien. Et surtout de politique (Costa-Gavras, etc.) ou

de problèmes de société (Cayatte, Sautet, Truffaut, Enrico). C'est toujours le cas ?

Ça n'a absolument pas changé. Simplement, maintenant, beaucoup de débats se déroulent sur internet, dans les forums de discussion. J'ai eu l'occasion d'éplucher le forum « *OSS 117* est-il un film raciste et homophobe ? », qu'héberge AlloCiné, et je peux vous assurer que le débat y était encore plus animé qu'au temps de Cayatte !

Le monde des films et celui de la réalité sont-ils antinomiques ? La banalisation des images virtuelles menace-t-elle le cinéma ?

Certes il y a beaucoup d'images de synthèse dans les films d'action, mais les trucages ont toujours existé au cinéma. De plus, ces images ont un grand avantage, c'est qu'elles dispensent les acteurs et les cascadeurs de faire des choses dangereuses. Elles nous évitent donc de nous changer en Romains contemplant la violence réelle des Jeux du Cirque. On peut désormais regarder toutes sortes d'horreurs en ayant la conscience en paix de ce côté, grâce aux informaticiens !

Comment le public peut-il « faire il spettatore » ? Exercer son métier de spectateur ?

Faire le spectateur, première possibilité, c'est se prendre au jeu. C'est considérer avec sérieux ce qui se passe sur l'écran, comme une vie possible qu'on pourrait, ou qu'on aurait pu, mener – et ceci quand bien même on est en train de regarder un film dit « de divertissement ». Moi ça ne me pose aucun problème d'écrire un article sérieux, utilisant des outils en provenance de la philosophie morale, sur *Fast and furious 5* ; ça marche très bien. En général, d'ailleurs, les films dits « populaires » sont remplis de héros qui n'arrêtent pas de se poser des questions éthiques ou d'être en proie à des conflits où entrent en concurrence leurs désirs, leurs intérêts et leurs promesses. Deuxième possibilité, c'est changer les règles. C'est jouer au Monopoly avec une boîte de Lego, si vous voulez. Ça signifie que vous relisez le film selon des schémas de pensée pour lesquels il n'a pas été fait. Ça peut être prendre un mélodrame des années 50 ou un film d'horreur et le regarder entre amis pour s'en moquer et faire des réflexions « désobligeantes » qui vont faire mourir de rire l'assistance.

Pour reprendre Hemingway, « une histoire réussie est une histoire qui nous laisse le sentiment d'avoir vécu ce qui arrive au héros ». C'est toute la question de l'identification aux personnages ?

Oui, c'est ça, faire le spectateur, dans le premier sens que j'ai indiqué, le sens « sérieux » ! Les philosophes appellent ça « une expérience de pensée ». « Qu'est-ce que je ferais si on avait assassiné mes parents ? » : on n'a pas besoin d'être un sorcier pour se poser les questions que se pose Harry Potter. « Comment je réagis si j'apprenais que mon père est un tueur d'enfants ? » : là non plus on n'a pas besoin de savoir manier un sabre-laser pour se poser la question que se pose Luke Skywalker à propos de son père dans *Star Wars*. Se prendre au jeu, c'est vivre des vies qu'on n'aura pas l'occasion de vivre. C'est passer du temps dans la peau d'une femme quand on est un homme, d'un homosexuel quand on est hétérosexuel, ou, pour citer le plus gros succès français de 2011, *Intouchables*, dans la peau d'un tétraplégique quand on a l'usage de ses membres.

Comment distinguer grandes et petites œuvres ?

C'est une question qui, dans l'absolu, intéresse les critiques, les directeurs de cinémathèques, et certains de mes collègues à l'université. Mais je ne pense pas qu'on puisse la considérer dans l'absolu. Il y a des palmarès en concurrence, plus ou moins officiels, et élaborés par des gens qui ont le bras plus ou moins long. Certaines communautés ont des « films-cultes », certaines familles ont un film fétiche qu'on regarde à chaque Noël, vous et moi avons nos favoris. Un film qui est « grand » pour Pierre peut être « petit » aux yeux de Paul : moi, je ne fais aucune hiérarchie de ce genre, et du moment que Paul n'accuse pas Pierre d'aimer un film minable, ça me va. Il n'y a pas de mauvais films, il n'y a que des films que ne trouvent personne pour les défendre.

Un film peut-il changer la vie ?

Bien sûr. Certains films sont même faits pour ça. Beaucoup de films de l'Age d'or hollywoodien, entre 1930 et 60, ont été pensés comme des machines à améliorer le monde en s'opposant à l'adage « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ». C'étaient des films faits par des « vieux » pour que les « jeunes » apprennent plus vite. Beaucoup d'intellectuels pensent que cette entreprise a échoué, parce qu'après tout les Nazis ont été de grands consommateurs de ce cinéma-là, et ça ne les a pas empêché de perpétrer l'horreur absolue. Mais il se trouve toujours des gens pour relever le flambeau, y compris de nos jours. Toujours des gens pour penser que le film qu'ils sont en train de faire (ou, de l'autre côté de l'écran, de regarder) est susceptible de faire en sorte que le monde tourne mieux et produise moins d'inégalité, d'intolérance et d'injustice.

(1) Il s'agit ici du texte de départ. Le rendu final de l'article le tronque ou en déforme le sens.

Pour citer ce texte : L. Jullier, « Entretien avec Pascal Monnier », juin 2012, mis en ligne le 26/4/2013, URL : www.ljullier.net
